

PIERRE VALDELIÈVRE

LE POÈTE
A L'ÉCOUTE

POÈMES

Rehaussés d'ornementations décoratives originales
sur bois gravés de Henri GROS



EDITEURS

CROUAN & ROQUES

LILLE, 86, Rue de Paris, 86, LILLE

—
MCMLVII

LE POÈTE
A L'ÉCOUTE

PIERRE VALDELIÈVRE

LE POÈTE A L'ÉCOUTE

POÈMES

Rehaussés d'ornementations décoratives originales
sur bois gravés de Henri GROS



Les images favorites des poètes enclins à la rêverie sont presque toutes empruntées d'objets négatifs tels que le silence des nuits, l'ombre des bois, la solitude des montagnes, la paix des tombeaux, qui ne sont que l'absence de bruit.

CHATEAUBRIAND

(Génie du Christianisme, II-2-X)

EDITEURS

CROUAN & ROQUES

LILLE, 86, Rue de Paris, 86, LILLE

—
MCMLVII

ŒUVRES POÉTIQUES DU MÊME AUTEUR

- LES HEURES EMUES (1912). Le Beffroi, Paris.
JOIES ET TRISTESSES (1922). A. Blaizot, Paris.
MA PETITE PATRIE (1925). A. Blaizot, Paris.
LA RANÇON DU PROGRÈS (1928). L. Danel, Lille.
LA POÉSIE DE LA MER (1932). La Caravelle, Paris.
LA TERRE (1935). La Caravelle, Paris.
CROQUIS D'ALGÉRIE (1936). La Caravelle, Paris.
LE POÈME DU VENT (1937). La Caravelle, Paris.
LA SPLENDEUR DU FEU (1939). La Caravelle, Paris.
DOUZE SONNETS MANUSCRITS (1939). L. Danel, Lille.
LE SOIR QUI DESCEND (1952). Crouan et Roques, Lille.
LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX (1953), Crouan et Roques,
Lille.
STATUETTES (1954). Crouan et Roques, Lille.

DANS LA COLLECTION « LA FLANDRE »

- LES AILES QUI VIRENT (1946). E. Raoust, Lille.
LA BÉLANDRE QUI PASSE (1947). E. Raoust, Lille.

DANS LA COLLECTION « LA FAMILLE »

- LES ENFANTS (1911). Revue du Languedoc, Lamalou.
MES PETITS-ENFANTS (1932). H. Blondel, Lille.
MES ARRIÈRE-PETITS-ENFANTS (1951). M. Maistriaux,
Lille.
-

Il a été tiré de cet ouvrage :

5 exemplaires hors commerce,
sur papier Velin pur fil O.C.F.
numérotés A. B. C. D. E.

500 exemplaires
sur papier blanc Artois
constituant l'édition originale.

*Tous droits de reproduction, traduction et adaptation
réservés pour tout pays sans exception.*

Qui habet aures audiendi, audiat.

Saint LUC (*cap.* 8).

Ego autem tanquam surdus non audiebam ...
Et factus sum sicut homo non audiens.

Ps 37.

Auditu solo tuto creditur.

Adoro te...



Que celui-là qui a des oreilles pour écouter, entende.

Saint LUC (*chap.* 8).

Comme un homme sourd je n'entendais pas...
Et je suis devenu comme celui qui n'entend plus.

Psaume 37.

On ne peut se fier qu'à l'ouïe

Hymne liturgique.



AURES HABENT...

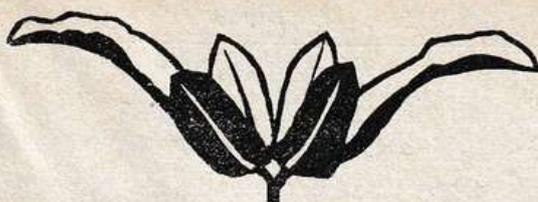
Aures habent, et non audient.

Ps. 113.

Le monde est plein de bruits qui résonnent sans cesse,
Des musiques, des cris, des soupirs et des chants,
Des accents dont la voix tantôt croît, tantôt baisse,
Depuis les matins clairs jusqu'aux tardifs couchants,
Des rumeurs qui s'en vont traînant au long des plaines,
Des râles, des échos... L'univers tout entier
Palpite de ces bruits, pareils à des antennes
Qui monteraient à Dieu sous un ciel printanier.
Mais les hommes, hélas, ne peuvent les entendre.
Ils s'en vont absorbés, le front lourd de soucis,
Préoccupés de tout, acharnés à prétendre
Que le monde n'est rien, tant que soient éclaircis
Les problèmes mesquins que leur cerveau rumine.

C'est alors que paraît le Poète aux yeux clairs,
Faisant sonner les mots, de sa voix qui fascine,
Et recueillant les bruits sur la terre et les mers,
Il les pend frémissants aux cordes de sa lyre
Pour les faire chanter dans toute leur splendeur !
Ecoutez cette voix, tantôt pleur, tantôt rire,
Qui recueille pour vous ce que le Créateur
A mis dans l'univers d'accords et d'harmonies.
Son oreille attentive est ouverte aux aguets,
Et quand sonnent pour lui ces minutes bénies
Où tout son être vibre ainsi que sous l'archet,
En cet instant, lui qui converse avec les choses,
Il écoute parler les voix de l'univers,
Et cueillant les effets sans en chercher les causes,
Il lie à pleines mains les gerbes de ses vers.





A EDISON

Depuis l'origine du monde
Les hommes avaient cru que le son de la voix
Était chose volage, impalpable et sans poids,
Qui déroulait dans l'air les remous de son onde.

On avait dit *Verba volant*,
Et comme des oiseaux les paroles ailées
S'échappaient en scandant leurs longues envolées
Du frisselis que font les ailes en volant.

Et le seul refuge sonore
C'était l'écho, lançant deux fois, trois fois l'appel,
Mais pour le disperser aux quatre vents du ciel
En lambeaux frémissants qui résonnent encore.

Et voici qu'au delà des mers
A l'écart du vieux monde où règne la routine,
Tu parais, et scrutant les faits dans l'origine,
Tu parviens à capter et graver les sons clairs.

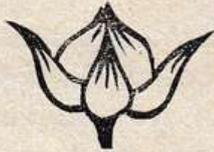
Et l'on vit par toi ce prodige,
Que les mots désormais dans la cire imprimés,
Après un long sommeil à nouveau s'animaient
Pour prendre leur essor en ronde de vertige.

Et tous les bruits de l'univers,
Poèmes et chansons, le pas léger des danses,
Les voix de la nature et les vieilles romances,
Guitare, clavecin, viole, prose et vers,

Au lieu de se perdre en l'espace,
Sont venus se ranger docilement soumis,
Et les sons fugitifs par tes soins endormis,
Pour les siècles futurs bravent le temps qui passe.

Gloire à toi chercheur patient,
Pour avoir su capter cette chose subtile
Qui s'enfuit dans l'azur et bondit, indocile,
Plus vive que l'éclair qui jaillit en brillant.

Gloire à toi, désormais le monde
Enregistre à jamais le timbre de la voix,
Et Dieu seul sait jusqu'ou, par tes savantes lois
Le destin va mener ta trouvaille féconde !





LES BRUITS DANS LA NUIT

Que de fois seul debout alors que tout sommeille,
A l'heure où la cité repose dans la nuit,
Que de fois j'ai veillé pour écouter le bruit
Vers lequel, attentif, j'ai tendu mon oreille :

Le tumulte du jour est tombé par degrés,
Le calme a recouvert la ruche bourdonnante,
Et l'homme secouant sa vie effervescente
Penche vers le repos ses membres libérés.

Alors je me recueille, et dans ma solitude
J'écoute ce qui vibre et parle à mon esprit,
Et le rêve qui s'en empare et s'en nourrit
Sent se développer toute sa plénitude.

Ecoutez : l'aboiement d'un chien dans le lointain
Remplit soudain la nuit d'un appel qui se traîne,
Et l'on pense à des mots que dirait l'âme en peine
Errant dans l'air du soir sous le poids du destin.

Parfois un meuble craque au milieu du silence,
Et ce bruit imprévu fait courir un frisson,
Alors on croit ouïr l'âme de la maison
Qui manifeste ainsi son intime présence.

Et voici, fatigué du labeur journalier,
Le rythme lourd d'un pas sur le pavé sonore :
Quel est ce voyageur attardé ? Je l'ignore,
Mais il me reconforte à son bruit régulier,

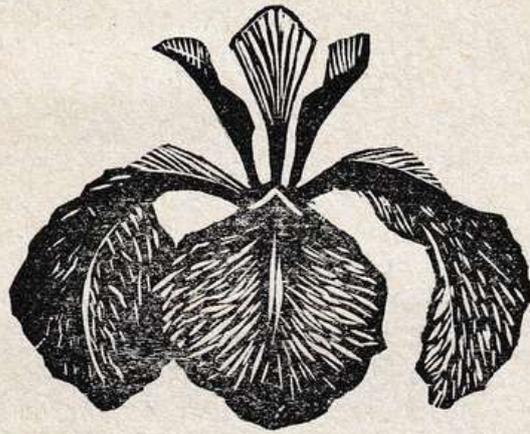
Car dans cet abandon où gît celui qui veille,
Entendre seulement la marche d'un passant
C'est se sentir moins seul, c'est être moins absent,
Et l'esprit vagabond vers le rêve appareille.

Mais un cri tout à coup, strident et déchirant,
Une plainte à la fois poignante et lamentable,
Dont le son fait vibrer les objets sur ma table,
Jette à travers la nuit un long appel navrant :

C'est le sifflet d'un train qui jaillit, et déchire
D'un sanglot frémissant, le calme recueilli :
Tout allait s'endormir, et tout a tressailli
A ce ululement d'un monstre qui respire.

Oh, quel effet d'angoisse a ce long sifflement,
Où l'on comprend que l'homme a poussé la machine,
Comme un coursier fougueux dont il meurtrit l'échine,
Jusqu'à ce cri plaintif de son essoufflement !

Puis le calme renaît dans la nuit grandiose,
Et comme sur la grève on voit monter la mer,
Avec la même force on croit sentir dans l'air
Par degrés le silence envahir toute chose.





BEETHOVEN

Lorsque le vieil Homère, aède aux cheveux blancs,
Parcourait en chantant les chemins de la Grèce,
C'était un voyageur aveugle aux pas tremblants :
Son regard mort cachait son intime détresse,
Et pourtant il chantait la splendeur des matins,
Le charme de la mer, et de la douce lumière,
Cependant qu'il tendait des gestes incertains
Du sein de cette nuit qui couvrait sa paupière.
Il disait dans ses vers la grâce et la beauté :
Nausicaa courant légère sur la grève,
Son écharpe flottant à la brise d'été ;
Les vagues de la mer qui miroitent sans trêve,
Et la molle douceur des nuits, dont la tiédeur
Pénètre attendrissante, effaçant toutes choses

Au point que l'on confond la forme et la senteur,
Les oliviers chenus avec les lauriers-roses.
Et lui ne voyait rien de son regard éteint,
Pendant que scrutant avec les yeux de l'âme
Il trouvait la lumière en son tréfonds lointain,
Pour animer son rêve et pour nourrir sa flamme.

Ainsi toi, Beethoven, quand tu n'entendis plus,
Et que tu restas sourd à tous les bruits du monde :
Lorsque ces tristes jours ont été révolus,
Ton inspiration douloureuse et profonde,
C'est dans ton cœur meurtri qu'il fallut la chercher,
Et tu fus un aveugle, au milieu de ce drame,
Qui privé du regard se conduit au toucher.
Oh ! quand le grand silence est tombé sur ton âme,
Ce fut comme une mort qui pénétra dans toi :
Toute musique fut désormais étouffée,
Et nul son ne parvint pour te dicter sa loi ;
Mais cependant le chant te montait par bouffée,
Le rythme s'emparait de ton cœur enfiévré,
S'épanchant au dehors en des flots d'harmonies,
Et vibrant à pleins cris, tragique et torturé,
Mais tu n'entendais plus chanter tes symphonies !...





AIR DE CLAVECIN

C'est un vieil air de clavecin
Qui chante avec mièvrerie
Dans un boudoir où le jasmin
Aux senteurs du musc se marie :

Sur le ton passé des soieries,
Dans un demi-jour incertain,
Parmi les vieilles boiseries,
On dirait un chant très lointain.

Et le son grêle du refrain
Flotte sur la marqueterie :
C'est un vieil air de clavecin
Qui chante avec mièvrerie.

Parmi les vieilles boiseries
On dirait un chant très lointain
Qui porte en lui des rêveries
Et des propos de galantin.

Par la fenêtre, le jardin
Embaume de sa féerie
Dans le boudoir où le jasmin
Aux senteurs du musc se marie.

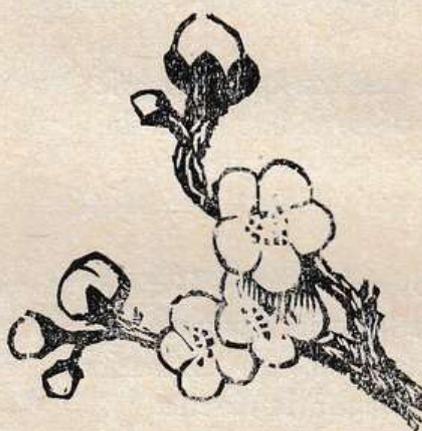
Et la chanson qui s'apparie
A ce décor calme et serein,
Glisse sur la marqueterie
Aux sons grèles de son refrain,

Tandis qu'un profil féminin
Baisse les yeux par pruderie,
Et songe à des mots galantins
Qui portent à la rêverie.

Sous le ton passé des soieries,
Dans le demi-jour incertain,
On entend les notes fleuries
Que martèle une blanche main.

Par la fenêtre, le jardin
Embaume dans sa féerie,
Tandis qu'un profil féminin
Baisse les yeux par pruderie.

Et la chanson qui s'apparie
A ce décor calme et serein,
S'échappe avec mièvrerie :
C'est un vieil air de clavecin.





L'APAISEMENT

Le soir est descendu lentement sur la plaine,
Et petit à petit l'immense apaisement
A couvert toute chose en cette heure sereine
Où l'on sent que tout meurt et se fond doucement,
L'amour et la fierté, la candeur et la haine.

Tous les bruits se sont tus, confus, mats, ou stridents,
Eteints l'un après l'autre au bord du crépuscule,
Tous ces bruits que fait l'homme, âpres et discordants ;
Ils s'en vont entraînés dans le jour qui recule
Au mystère sans fond des lointains occidents.

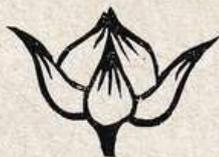
C'est le répit pour ceux à qui la vie est dure,
La détente à la fin du labeur écrasant,
Et pour ceux qu'avilit la honte ou la souillure,
C'est le soulagement d'un baume bienfaisant,
Et c'est comme un repos de toute la nature.

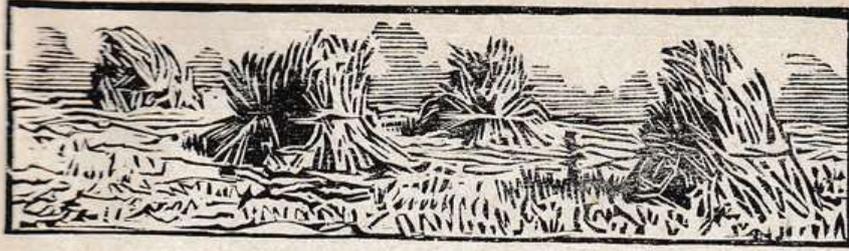
Alors l'âme s'élève en ce recueillement,
Et le Poète sent dans ses fibres intimes
Le travail spontané de son secret ferment :
Des chants tumultueux dont les mots ne s'expriment
Font vibrer en son cœur un long frémissement.

Sa sensibilité s'exalte en ce silence :
Par tous ses sens il boit avec avidité
Cette paix qui pénètre et nourrit sa substance
D'un levain qui contient de l'immortalité,
Et le calme est pour lui comme une délivrance.

Oh, qui n'a pas senti, dans cette heure du soir,
La douceur du colloque intime avec soi-même,
Ne comprendra jamais ces forces du terroir
Qui montent de la plaine en cet instant suprême,
Ainsi que le parfum sortant d'un encensoir.

Et tandis que je songe en cette quiétude,
La nuit est descendue épaisse autour de moi,
Tendrement maternelle à toute lassitude,
Et le front caressé du premier souffle froid,
Je jouis pleinement de cette solitude.



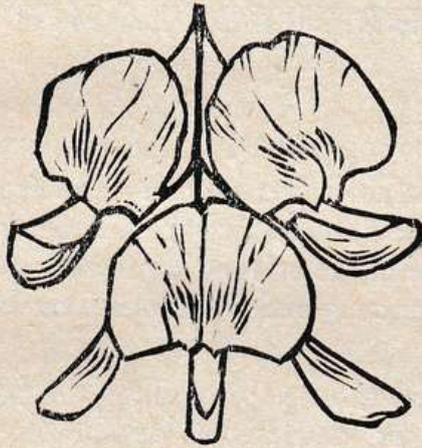


LYSIAS

Nonchalamment, la tête à l'ombre d'une gerbe,
Lysias le berger s'est étendu dans l'herbe :
Sous la chaleur du jour pesant de tout son poids,
La poitrine au soleil et les deux bras en croix,
Il sent que le sommeil lui gagne la paupière.
Et tout près de céder, vaincu par la lumière,
Il écoute les bruits qui bercent son repos.
Il a laissé tomber sur l'herbe ses pipeaux,
Renonçant à l'effort de souffler en cadence,
Et voici que du sein de cette somnolence
Un grillon près de lui crisse tout doucement :
Tapi dans l'herbe chaude et sans un mouvement,
Il lance à petits coups de sa voix qui résonne
Les appels réguliers de son cri monotone
Semblable au froissement des feuilles des roseaux
Qui se courbent au vent, le soir au bord des eaux.

Et voici, bourdonnant, que paraît une abeille
S'approchant tour à tour des fleurs qu'elle surveille,
Pour se poser enfin sur des colchiques d'or :
Puis ayant butiné, la voici sur le bord
De la corolle ouverte, en secouant ses ailes
D'où jaillit le pollen comme des étincelles.
On entend par instant au milieu du troupeau
La clochette du bouc, dont un brusque sursaut
Fait tinter le son clair au ras de l'herbe rousse :
Il se lève, frappant de son pied sur la mousse,
Et les naseaux dressés, il hume autour de lui,
Promenant sur la plaine un long regard d'ennui.
Des oiseaux sont passés striant le ciel limpide,
Mais si proches du sol, que dans leur vol rapide
On entendait le bruit de leurs ailes dans l'air,
Et sitôt disparus, plus vite que l'éclair,
Dans un frisson léger de froissement de soie,
On percevait encor leur pépiement de joie.
Un souffle de vent chaud qui vient de s'élever
Court à travers la plaine, et cherche à s'esquiver
Entre les vieux pommiers qui bornent la prairie,
Et là, dans un babil d'agreste rêverie,
Les feuilles ont chanté, dans le frémissement
Que donnaient les rameaux en leur balancement,
Lorsqu'un fruit tout à coup détaché de la branche,
S'en est venu frapper en une chute franche,
D'un son mat, sans écho, sur le gazon brûlé.

Tous ces bruits, maintenant, ne peuvent plus troubler
Lysias qui s'endort, car au pays du rêve
Toute son âme simple et sereine s'élève ;
Et c'est à peine si, quand l'ombre s'étendra,
Du fond de son sommeil paisible il entendra
Le bêlement plaintif des chèvres qui l'appellent
Pour traire le lait chaud de leurs lourdes mamelles.





LE BRUIT DE LA MER

Le bruit que fait la mer est une chose étrange :
Quand on prête l'oreille, on croirait une voix
Dont le timbre divers suivant la saison change,
Qui se lamente ou gronde, ou chante quelquefois.

Par les jours de gros temps on dirait des blasphèmes,
Des imprécations, des sanglots de damnés,
Hurlant à pleine voix de farouches poèmes
En des clameurs sans fin d'éléments déchaînés.
Les flots jettent leur bave en crachant de l'écume
A la face du ciel, et la vague en un choc
Pesant comme un marteau qui tombe sur l'enclume,
Geste de désespoir, s'écroule tout d'un bloc
En fracas monstrueux qui fait trembler la plage.

Par les temps de brouillard la voix jette un long cri,
Quelque chose de rauque, étrangement sauvage,
Qui vous saisit d'angoisse et vous laisse meurtri :
On ne voit rien, on sent que cette voix traîtresse
Est celle d'un félin en train de se raidir
Comme un tigre accroupi de toute sa souplesse
Dans l'herbe de la jungle au moment de bondir.

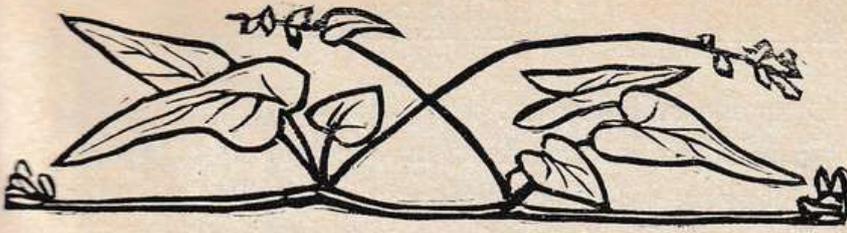
D'autres jours, on entend comme des confidences,
Lorsque le temps est calme, et des chansons d'amour
Qui flottant doucement sur les eaux, se balancent
Au rythme alanguissant des vagues tour à tour :
Tout l'air est imprégné comme d'une tendresse,
La mer s'est faite douce et la voici riant,
Ainsi qu'une amoureuse en quête de caresse,
Habile à fasciner de son miroir brillant.
Ecoutez-la chanter insouciante et belle !
Elle sait tout l'attrait de ses charmes puissants,
Qu'on ne peut résister quand sa voix vous appelle,
Et que tous ont compris ses mots attendrissants.

Quelquefois on dirait que c'est une prière :
Un chant d'orgue assourdi circule dans le vent
Dans le rythme poignant d'un sanglot de mystère,
Et des vagues s'échappe un cantique fervent.
La mer prie, et vraiment il sort une harmonie
Aux heures de mystique et de recueillement
Où sa voix au grand jour chante une litanie
Dont les mots suppliants montent au firmament.

Et tous ces bruits depuis l'origine du monde,
Sur tous les continents si souvent répétés,
Ont fini par laisser une trace profonde
Aux plages qui les ont tant de fois écoutés;
A l'homme il a fallu des siècles pour construire
Le disque en cire tendre où s'imprime la voix,
Des générations ont essayé d'écrire
Le son, en s'efforçant de surprendre ses lois,
Et voici que la mer, depuis des millénaires,
A fixé pour toujours le bruit de ses chansons
Dans la nacre, où serti comme en des reliquaires
Il sommeille gravé sur les minces cloisons.
Ecoutez-la chanter dans les conques marines,
Et palpiter sans fin comme un être vivant
Jusques au plus profond de ces volutes fines :
Fermant les yeux, on croit percevoir en rêvant
Le mystérieux bruit de ses rumeurs lointaines,
Et la voix du ressac roulant sur les galets,
Et le tumulte fou des vagues qui déchaînent
Et tordent sous le vent leurs fronts échevelés.

Remuez maintenant la conque : le son change,
Ce sont les mots d'amour de la chanson d'été
Que l'eau chante au soleil en déroulant sa frange
Au sable qui la boit avec avidité !

Le bruit que fait la mer est une chose étrange !

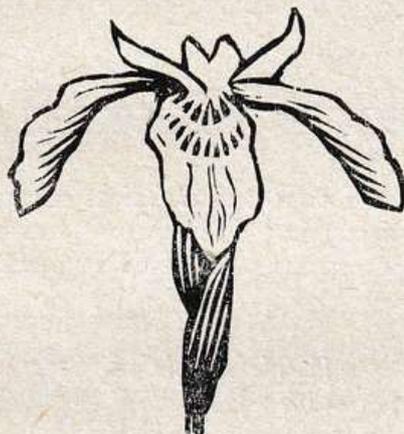


L'HORLOGE

Le soir, lorsque je songe, accoudé sur ma table,
Aux heures de détente où le rêve est serein
Et s'évade, affranchi du souci misérable
De savoir aujourd'hui ce que sera demain,
J'aime écouter le bruit de l'heure qui s'égrène,
J'aime dans le silence entendre palpiter
Mon horloge qui vit dans son coffre de chêne.
Son tic-tac engourdit ma sensibilité
Par le balancement d'un rythme qui me berce,
Et ma pensée errante en prenant son essor
Se scande mot à mot, va, vient et se disperse
En des vers spontanés qui naissent sans effort.

O, quelle intimité dans cette solitude
Où nous parlons tous deux, ma vieille horloge et moi,
Ce langage secret qu'une longue habitude
M'a rendu familier, mais que nul ne perçoit !
Elle chante à mi-voix pour endormir ma peine
Lorsque le poids du jour a pesé lourdement,
Et son bruit régulier m'aide et me rassérène
Faisant évanouir les soucis du moment.
« Tu vois comme je marche au jour le jour, dit-elle,
Sans m'émouvoir jamais de ce qu'on peut penser :
Il n'est rien ici-bas que le temps ne nivèle,
Et le plus lourd tourment finit par s'effacer.
Il faut aller, crois-moi, devant soi dans la vie
Confiant en soi-même, et d'un pas régulier
Que n'arrêteront point la haine ni l'envie.
Chacun a vers le but son chemin à frayer :
Je marche pas à pas dans la foule des heures,
Des jours, des mois, des ans, jusqu'à l'éternité,
Tandis qu'autour de moi naissent, vivent et meurent
Ceux qui se croyaient sûrs de l'immortalité.
Fais de même : Debout ! trempe ton énergie,
Et d'un pas assuré marche vers ton destin
Comme on va, fasciné par l'ardente magie
Que le soleil levant épand sur le matin. »
Tant de sérénité tombe de ces paroles
Que je me sens baigné d'un effluve de paix,
Et je songe avec peine à ces foules frivoles

Qui dans leurs soirs bruyants ne connaîtront jamais
La douceur de rêver au rythme de l'horloge
Palpitant comme un cœur qui bat à petits coups,
Dialogue sans fin où chacun s'interroge,
Quand l'âme du foyer s'épanche autour de nous.





BRUIT DE BOTTES

« Les Prussiens étaient des peuples barbares
qui sortaient de temps en temps de leurs forêts
pour ravager les contrées voisines ».

CHATEAUBRIAND

(*Génie du Christianisme*, Livre V, ch. 2)

Oh, ce bruit odieux des bottes ennemies
Qui meurtrissent le sol au rythme d'un pas lourd !
Martèlement maudit qui dure tout le jour,
Et contient dans ses coups toutes les infamies,
Les malédictions, les haines, les sanglots
Et les râles, roulant comme roulent des flots !

On dirait que le sol gémit sous la cadence
Que la horde barbare assène en choc brutal,
Et ce piétinement lancinant vous fait mal,
A tel point que parfois, révolté par l'outrance
De colère et de honte, en dépits surhumains,
On se prend à pleurer, la tête entre les mains.

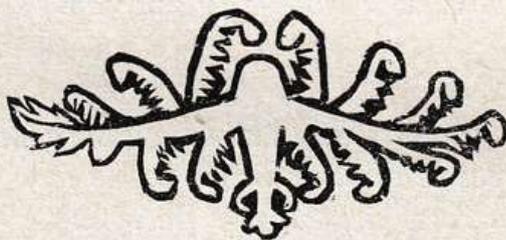
Et pour mieux ponctuer cette marche incessante,
Et scander à propos l'écrasement du pas,
La troupe toute entière en balançant le bras
D'un geste d'automate, à pleine gorge chante
Son lied fanatique où l'obsédant refrain
Résonne rauque et dur : *Die Wacht, die Wacht*
[am Rhein !

Et du Nord jusqu'au Sud, l'Europe toute entière
Gémissant sous le bruit de bottes sur le sol,
Lasse de dénoncer le meurtre et le viol,
Regarde cette mer qui n'a plus de frontière,
Déferler sans arrêt sur le monde effrayé,
Ces Huns gonflés d'orgueil, sans cœur et sans pitié.

Et peut-être, qui sait, est-ce la fin du monde,
Où brisant le destin l'Antechrist doit venir
Aux jours où l'univers est marqué pour finir,
L'Antechrist ténébreux chevauchant à la ronde
Et traînant après lui des hordes de soldats
Ivres de sang, blasphémateurs et apostats.

Peut-être Dieu, jugeant que le monde en folie
Est digne de périr, a-t-il soudain lâché
Cet effarant fléau, pour rançon du péché ;
Et dans l'humanité, quand revient cette lie,
Peut-être est-ce déjà parmi les nations
Le jour prédit, chargé d'abominations !

1941.





LE VENT DANS LA VOILURE

Je ne sais rien de beau, sur un voilier léger,
Comme le vent qui chante à travers les cordages.
Oh, quand ils vont cinglant vers de lointaines plages,
Sous le ciel inconnu d'un zénith étranger,
Quelle douceur les berce au rythme de la brise,
Dans le recueillement de l'immensité grise !

Ecoutez, dans le soir, quand l'âme s'attendrit,
La plainte qu'on dirait sortant d'un cœur meurtri,
Ce sifflement qui geint comme un son de viole.
Oh, quel archet sinistre arrache ces accents
Aux agrès du bateau, et ces chants si puissants
Que leur son de tristesse amollit et désole !

Au long de la mâture il court comme un frisson :
Pesant de tous leurs poids sur les vergues qui penchent,
Les voiles se gonflant arrondissent les hanches,
Et le baiser du vent fait naître la chanson
Qui va répercutée entre tous les cordages
Depuis le grand hunier jusqu'au pied des bordages.

Et quand le bâtiment navigue vent debout,
Et qu'il lui faut virer pour courir des bordées,
Les voiles à l'instant secouant les cordées
Retournent leur courbure en claquant de partout,
Comme claque un drapeau dans un soir de victoire
En secouant au vent les haillons de sa gloire.

Le navire se cabre et bondit sous l'effort
Faisant jaillir l'écume au-dessus du plat-bord,
Et sous l'effort du vent qui bande la mâture,
Jusqu'au fond de la cale on entend résonner
Comme une plainte atroce, un sanglot de damné,
La carène qui geint de toute sa membrure.

Sonnez à pleins poumons, clairons des ouragans !
Chantez, chantez sans fin, violons des tempêtes !
Vos assauts furieux sont d'indicibles fêtes,
Parmi tous les filins, les drisses, les haubans,
Et lorsque le Poète entend cette harmonie,
Il se sent frissonner d'une joie infinie !





LE SILENCE

Il est des soirs, des nuits, où le calme est si grand,
Que rien ne vibre, et que saisi par cette absence,
D'une oreille attentive, on entend le silence :
Sensation de vide où rien n'est apparent,

Et l'on se sent au cœur un poids qui vous oppresse.
Oh, ce calme étouffant où l'on voudrait crier
Pour entendre sa voix, et se réfugier
Quelque part où dans l'air flotte moins de détresse !

Et tandis que craintif, perdu, désespéré,
On tâtonne anxieux, ouvrant son âme avide,
Et tendant malgré soi l'oreille vers le vide,
Le silence pesant bourdonne, exaspéré !

Un roulement lugubre étend sa résonance ;
On a beau s'efforcer de ne point l'écouter,
Mais c'est comme le bruit que fait l'éternité
En planant immobile au milieu du silence...





LE TRAIN

Le rapide emporté court à travers la plaine
Dans le soir qui descend paisible et reposant,
Et le monstre bruyant halète hors d'haleine,
Vibrant de tout son être au long du rail luisant.
Songeur, dans le moelleux confort qui vous emporte,
On se sent par degrés doucement assoupir
En un demi-sommeil que vient bercer l'escorte
D'une ronde de bruits tournoyant à plaisir.
Le choc léger des rails qui fait sauter les roues
Bat comme une mesure au rythme régulier :
Les mots naissent, scandés, les phrases se dénouent,
Et la pensée, errant comme sur un clavier
Suit ce balancement berceur et monotone.
On voit s'enfuir au loin les arbres et les toits,
Et par instant le son différemment résonne
Quand la route se serre en des talus étroits ;

Et tout à coup voici qu'une petite gare
Paraît et disparaît dans un choc d'air frappé,
Une apparition foudroyante et bizarre
Dont on retient le bruit qui s'en est échappé,
D'un timbre qui dans l'ombre éperdument grelotte.
Et tout cela se mêle indistinct et confus,
Et tout cela se fond dans un rêve qui flotte,
De désir impossible, et de songes touffus,
Dominés d'une immense et sourde nostalgie
De voyage à travers des pays irréels,
Où l'attrait inconnu du large, et sa magie
Fait sourdre au fond du cœur d'impérieux appels !





LE LABOUR

....au bruit de la charrue montant
sur la colline prochaine.

LAMARTINE (*Mémoires*).

Dès le soleil levé des brumes du matin,
L'homme a sorti ses bœufs de l'étable odorante.
Un reste de brouillard traîne encore au lointain,
Mais le jour sera lourd et la chaleur pesante,
Et sitôt l'aube il faut reprendre le labour
Suspendu hier au soir dans l'ombre et la fatigue.
Le calme souverain de ces instants du jour
S'étend sur toute chose, à l'heure où tout se ligue
Pour incliner l'esprit vers le recueillement.

Les voici sur le champ dont la terre sommeille :
La charrue aussitôt s'attelle prestement
Derrière les deux bœufs que le joug appareille ;
L'homme donne d'un mot le signal du départ
Et le tranchant luisant s'enfonce dans la terre,
Et le couple s'en va tout droit sans un écart.
Alors, dans ce silence où flotte du mystère,
On entend seulement le glissement du soc
Taillant la glèbe épaisse en masses retombantes,
D'un mouvement précis, continu, sans un choc.
Et lorsque les deux bœufs aux carrures puissantes
S'arcbutent sur le sol pour bander leur effort,
C'est le gémissement du joug en bois de frêne
Contre le front massif qui lui sert de support ;
Et, les bêtes forçant une bruyante haleine,
On entend, soulignant les efforts conjugués,
Le rythme de leur souffle à leurs naseaux humides.
Ignorant le souci d'en être fatigués,
Tous trois iront ainsi, tenaces et placides,
Sillon après sillon, jusqu'à la fin du jour,
Ecoutant sans penser, la chanson familière
De ce bruit monotone, au pas lent du labour,
Que font les durs sabots sur les mottes de terre.





LA PAIX DU SOIR

Me voici seul, ce soir, et j'ai fermé ma porte :
Tous les bruits du dehors expirent sur le seuil,
Mon foyer se fait doux pour m'offrir son accueil,
En cette intimité que chaque soir apporte.

Adieu travaux, soucis et toute votre escorte,
Je vous défends, chez moi, de risquer même un œil.
O quelle jouissance et quel secret orgueil
De trouver en soi seul tout ce qui reconforte !

Heureux, celui qui sait, dominant le destin,
Ayant au long du jour parcouru son chemin,
Et chanté son labeur comme on chante un poème,

Qui sait, loin de la foule et du rire moqueur,
Se clôturer chez lui pour s'abstraire en soi-même,
Et se réfugier dans la paix de son cœur !



LA PLUIE

Entends-tu ruisseler la pluie ?
Ecoute le vent la plaquer
Aux portes, aux volets, comme un poing qui s'appuie
Pour les faire craquer !
Sous ces coups furieux, il semble
Que toute la toiture tremble,
Et si l'on ne faisait appel à sa raison,
On aurait peur de voir s'écrouler la maison !
Oh, ce bruit de la pluie est empli de tristesse,
Et sa monotonie est un poids sur le cœur :
Quels démons dans son sein se liguent tous en chœur
Pour semer sur le monde une telle détresse ?
N'as-tu jamais songé que tous les pauvres morts
Qui dorment dans le cimetière
Souffrent de se sentir désagrégé le corps
Dans cette humidité qui pénètre la terre ?

Et tandis que le bruit tenace et lancinant
Martèle sans arrêt la surface des tuiles,
On se sent pénétré dans ses fibres fragiles
D'un désarroi mortel, et le cœur frissonnant,
 On écoute, en s'abandonnant
 A la souffrance que distillent
Les gouttes se brisant sur le versant du toit ;
Anxieux, en silence, on guette l'accalmie,
Avide de sentir la maison endormie
Après que la bourrasque a semé son effroi.
 Entends-tu ruisseler la pluie ?
 Ecoute le vent la plaquer
Aux portes, aux volets, comme un poing qui s'appuie,
 Pour les faire craquer...





LA ROMANCE

Elle chantait dans l'ombre, et par ce soir d'été
Sa voix qui s'envolait par la fenêtre ouverte
Avait un son étrange, et dans l'obscurité
Flottait avec douceur sur la nature inerte :
L'apaisement du soir avait tout recouvert,
Et l'on voyait dehors le feuillage immobile
Où la lampe jetait l'éclat d'un halo clair
Soudainement posé parmi l'ombre fragile.
Et tandis que le chant, ainsi qu'un rêve ailé,
S'en allait doucement, porté par le silence,
Tout semblait recueilli par crainte de troubler
L'enivrement berceur des mots de la romance.
Dans la chambre, la voix, telle qu'un pur cristal,
Vibrant sonore et nette en notes argentées,

Mais dès qu'elle sortait dans le soir estival
Elle se dispersait, et ses ondes portées
Dans les massifs touffus de feuilles et de fleurs,
Se perdaient au milieu des odeurs précieuses
Où la nuit confondait arômes et couleurs,
Jonquilles, séringats, lilas et tubéreuses.
Oh, quel charme magique et quel enchantement
A se laisser bercer aux limites du rêve
Par ce chant qui vous prend dans un envoûtement
Où l'on voudrait fixer l'heure toujours trop brève !
Oui, si l'homme est un dieu tombé de quelque ciel,
La musique est, avec son charme qui fascine,
Ce charme pénétrant, puissant et solennel,
Tout ce qui reste en lui de l'essence divine !



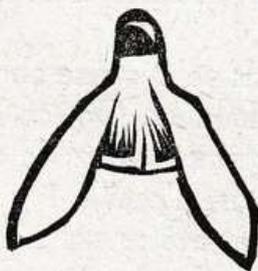


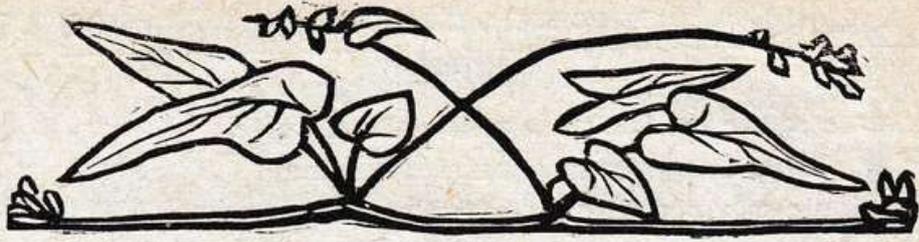
LES CLOCHES

Dans l'air pur du matin qui flotte sur la ville,
Écoutez le bourdon répandre sur les toits
Les flots mystérieux de sa puissante voix :
L'onde s'enfle et s'abaisse au gré du vent mobile
Et va rebondissant par dessus la cité,
En rythmes vagabonds dont la sonorité
Profonde et recueillie, étend sa vague lente ;
Et par degrés, le son va, vient, s'égare et meurt
Dans le dernier sursaut d'une angoisse accablante,
A tout les carrefours où parvient la clameur.

L'âme sainte du bronze exulte en cette fête.
Elle s'agite et pleure et chante éperdument
De toute sa volée où chaque battement
Tombe des abat-sons en un bruit de tempête.
Est-ce un glas funéraire ? Est-ce un chant triomphal ?
Je ne sais, mais les coups torturant le métal
Résonnent en moi-même, et dans mes nerfs qui vibrent
S'exaspère et se tend ma sensibilité :
L'écho fait tressaillir en moi toutes mes fibres,
Dans le frémissement de mon être exalté.

O carillon céleste, ô musiques divines
Tombant à flots pressés des clochers ajourés,
Dans le calme apaisant parmi les soirs dorés,
Ou bien dans l'air léger des heures de matines,
Vous êtes un cantique aux pieds de l'Eternel :
C'est comme une oraison qui flotte sous le ciel,
C'est comme une prière errante et solennelle
Où parfois l'on croit voir un ange qui s'enfuit,
Agitant doucement la courbe de son aile
Pour planer souriant, et s'envoler sans bruit.





LA FIÈVRE

Quand la fièvre vous tient, dans les nuits d'insomnie,
On entend résonner des bruits inattendus :
Des tintements de cloche en la nuit infinie
Jettent en tous les sens des appels éperdus
Qui vous font sans pitié vibrer les nerfs tendus.

Ecoutez ? Qu'est ceci ? Quelqu'un qui frappe à ma
[porte !

Qui va là... répondez ! Personne : J'ai rêvé !
Et pourtant je ne puis me tromper de la sorte,
Et j'écoute impuissant ces coups que je supporte,
Car je brûle de fièvre et ne puis me lever.

On dirait que j'entends voleter une abeille
Au plafond de ma chambre. Oh, ce bourdonnement
J'en deviens fou ! Si vous saviez de quel tourment
Sa continuité me torture l'oreille !
Oh, faites-le de grâce arrêter un moment !

Est-ce le vent qui souffle ? On dirait la tempête
Qui dans la cheminée engouffre son assaut,
Dont le souffle brutal en tous les sens halète...
Et toujours ce bourdon pleurant comme un sanglot,
Dont le glas éperdu va me rompre la tête !





LA RUMEUR DES VILLES

J e hais le bruit que fait la foule en mouvement,
Et la rumeur sans fin des cités qui bourdonnent,
Ces creusets monstrueux au sein desquels bouillonnent
Toutes les passions que travaille un ferment.

C'est Caïn qui créa l'art de bâtir les villes
Qu'il voua dès ce jour à la damnation,
Car il y renferma sa malédiction,
Et les germes maudits ne furent point stériles.

Oh, ces troupeaux d'humains qui vivent entassés
Sans air et sans lumière en des faubourgs sordides,
Et souffrant de sentir que les âmes sont vides
En des corps fatigués dont les cœurs sont blessés !

Et toujours ce tourment, parmi la multitude,
De n'être jamais seul au sein de la cité,
A tel point, certains jours, que la société
Qui vous pèse, apparaît la pire servitude

Comme alors on voudrait, dans ce désordre extrême,
Pouvoir se replier pour n'entendre plus rien !
Si vous saviez, amis, si vous saviez combien
Le Poète a besoin de vivre avec lui-même ;

Combien il faut de calme et de recueillement
Pour concentrer sur soi l'effort de sa pensée,
Et cueillir la chanson timidement bercée
Sitôt l'éveil de son premier frémissement !

Oh, délivrez-nous donc de cette effervescence,
Frisson tumultueux qui parcourt la cité,
Tels des grelots sonnants emplis de vanité
Qui s'en vont secouant toute leur insolence !

Arrêtez le fracas de tous ces bruits mêlés
Dont le mugissement est comme une tempête,
Ce vacarme incessant qui vous brise la tête,
Grondements, coups, sifflets, cris inarticulés !

Et parmi tant de bruit, solitaire et farouche,
Le Poète éperdu murmure sa chanson,
Souffrant de ne pouvoir même entendre le son
De tous ces mots ailés qui sortent de sa bouche.

Et s'il veut écouter sa sensibilité
Battre en lui doucement, il faut qu'il la devine
Et qu'il cherche à tâtons, la main sur sa poitrine,
Le rythme de son cœur dont il ne peut douter.

Oh, bienheureux celui qui vit loin de la foule,
Et qui trouve en lui seul son espoir et sa foi :
Tandis qu'autour de lui le monde en désarroi
Se démène et s'agite en une immense houle,

Il s'ausculte lui-même, et dans son jugement
Il connaît jusqu'au fond sa propre conscience,
Jouissant de se voir, au milieu du silence,
Drapé dans la fierté de son isolement !





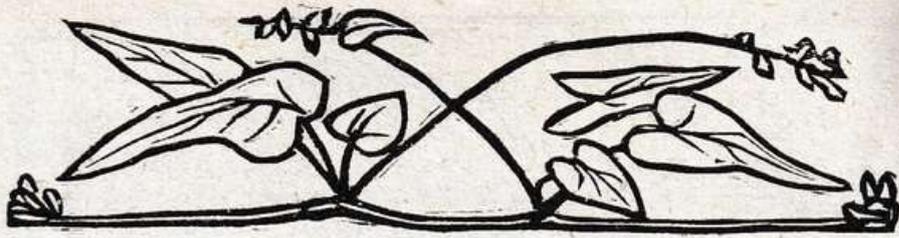
LA CONQUE

Vois ce que j'ai trouvé sur le bord de la mer,
La belle conque blanche aux lèvres dentelées :
Elle gisait parmi les algues emmêlées
Que laissait le jusant sur le sable d'or clair.

Je l'ai prise, et tout seul dans le matin désert,
Je l'ai sur mon oreille aussitôt accolée,
La sentant fraîche encor des gouttes d'eau salée,
Soucieux d'écouter qu'aucun bruit ne se perd.

Et voici que du fond de la nacre limpide
La rumeur de la mer s'est mise à murmurer
Au long de la paroi fragile et toute humide :

Alors silencieux, longtemps, comme inspiré,
J'ai perçu, retenant mon souffle en ma poitrine,
Les vagues qui chantaient dans la conque marine.



T. S. F.

Lorsque penché, le soir, devant la page blanche,
Je songe dans le calme et le recueillement,
J'aime le son voilé que la musique épanche,
Dont les ondes dans l'air flottent très doucement.
La mélodie ailée anime le silence
Et berce la pensée à son rythme parleur :
Les phrases et les mots viennent sans résistance,
Et le poème naît comme s'ouvre une fleur.
O vous tous qui jouez vos musiques chantantes
Au fond mystérieux des studios lointains,
Vous qui tenez les violons qui se lamentent,
Les harpes de douceur que caressent les mains,
Les orgues, tour à tour soupire de voix humaine
Ou grondement d'orage au sein de la forêt,
Les cors jetant leur souffle ainsi qu'une âme en peine,
Les trompettes de cuivre au timbre exaspéré,
Les fifres, les hautbois, les anches et les cordes,

Vous ne soupçonnez pas jusqu'où vont vos accents,
En quels lieux éloignés ces musiques débordent
Et dispersent leurs flots magiques et puissants !
Vous ne soupçonnez pas qu'à l'heure où le Poète
Se recueille accoudé, le front entre les mains,
Sentant frémir en lui sa pensée inquiète
Sous le bouillonnement des intimes levains,
C'est vous qui soulagez sa fièvre créatrice,
C'est vous qui libérez son esprit en travail
Et bercez ce tourment dont il fait son délice.
Comme un rais de soleil à travers un vitrail,
Jusqu'à lui la musique arrive atténuée,
L'enveloppe, le berce et caresse son front,
Et le rêve flottant ainsi qu'une buée
Se condense et s'éclaire : alors d'un geste prompt
Le Poète ravi le cueille avec adresse
Emu de le sentir vibrer et palpiter,
Comme un enfant tenant un oiseau qu'il caresse,
Tressaille en le voyant dans sa main s'agiter.
Et la musique fait chaque soir ce prodige
D'arracher du tréfonds des poètes fervents,
Par son enchantement et par son seul prestige,
La sensibilité des poèmes vivants.





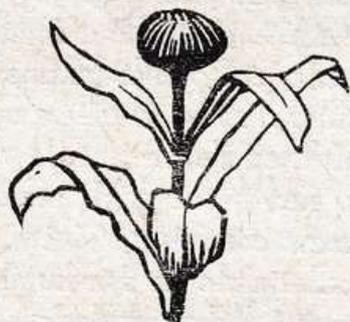
L'ÉCHO

... « Et Pan, quand il joue de la flute, lequel entendant contrefaire son jeu, saute et court par les montagnes, cherchant où est l'écolier qui se cache et répète son jeu sans qu'il le voie ni connaisse ».

Daphnis et Chloé (traduction d'Amyot).

Comme un enfant s'amuse à jeter sur le mur
La balle dont l'élan bondit avec souplesse,
Et vers laquelle il tend la main d'un geste sûr,
De même j'ai lancé d'une voix sans faiblesse,
De sonores appels qui me sont revenus.
Ecoute : « Ohé ! — Ohé ! » Là-bas sur la falaise
La voix a rebondi contre les rochers nus
Jusqu'à deux et trois fois avant qu'elle s'apaise,
En des bonds successifs de force décroissante,
Ainsi que fait la balle avant de s'arrêter.
« Ohé ! — Ohé ! » Quelle est la force impatiente
Qui me renvoie ainsi cet appel enchanté ?

Quel Faune ou quel Sylvain caché dans la verdure
S'amuse de la sorte à répéter ma voix ?
Si je parle à voix basse il me rend un murmure,
Et si je pousse un cri qui fait frémir les bois,
Il me répond de même avec toute sa force.
Vois ces arbres là-bas, d'où le son me revient,
J'y voudrais aller voir et toucher leur écorce
Pour sonder le mystère, et je sais qu'il faut bien
Qu'un être y soit caché, dont la voix exhalée
Accuse sa présence à n'en pouvoir douter.
Je voudrais à l'instant, par dessus la vallée
Bondir avec mon cri, pour aller écouter
Et surprendre l'écho dans l'instant où sa bouche
Se cache pour parler sans vouloir l'avouer.
Qu'une fois seulement je le voie et le touche,
Et je tiens le secret pour moi. « Ohé ! — Ohé ! »





LA SOURIS

Quand le soir familier descend sur la maison
Et borne le regard à l'étroit horizon
Qu'éclaire doucement le cercle de la lampe,
Il arrive parfois que dans l'ombre qui rampe,
Au milieu du silence on entend grignoter.
Alors, sans mouvement, on tâche d'écouter
Ce que fait la souris, et l'oreille tendue
On en vient à douter de l'avoir entendue.
On regarde, attentif, en s'efforçant de voir
Et l'on ne perçoit rien parce qu'il fait trop noir,
Mais le grignotement continu persévère,
Tandis que hors d'atteinte en son humble repaire,
La souris qui se sent à l'abri du danger,
Songe que chaque soir, cette plinthe à ronger
C'est de quoi subsister longtemps, quoi qu'il arrive :
Il faut, n'est-il pas vrai, que tout le monde vive !



LA VOIX DES AÏEUX

Nous sommes tous formés de cet apport immense
Des générations qui nous ont précédés :
Comme une alluvion, nos aïeux décédés
En nous ont déposé leur cœur et leur substance.

Tant de morts ont donné quelque chose pour nous,
Que dans notre nature étrange et disparate
Chacun de nous se sent une âme délicate
Que les âges lointains agitent de remous.

Heureux alors celui qui sait prêter l'oreille
En son tréfonds intime, à la voix des aïeux,
Celui qui sait, très doucement, fermant les yeux,
Laisser parler en lui cette voix qui sommeille.

Elle ne parle pas dans la foule et le bruit
Et ne domine point les clameurs de la ville,
Mais dès qu'on l'a saisie, étrangement subtile,
Elle s'attache à vous, s'impose et vous poursuit.

Oh, qu'il est bon alors savoir dans le silence
Descendre au fond de soi dans le recueillement,
Pour écouter son cœur imperceptiblement,
Et sentir résonner sa propre conscience.

Aux jours de désarroi, lorsque l'anxiété
Dérobe toute chose et trouble l'évidence,
C'est la voix des aïeux qui par son insistance
Vous remet en chemin vers la réalité :

« Mon fils, nous avons su les affres de l'épreuve,
Nous avons avant toi porté le poids du jour,
Nous avons hésité souvent au carrefour,
Douté qu'il fût un gué pour traverser le fleuve ;

« Et pourtant nous avons triomphé du destin,
Car nous avons la foi qui porte les collines.
Et dans l'étroit sentier des dures disciplines,
Le but ne fut jamais à nos yeux incertain.

« Fais comme nous, va droit où le devoir t'appelle,
Ne marchande jamais le travail ni l'effort
Et dans le labeur seul cherche ton réconfort ;
Ne te rebute point si l'ouvrage est rebelle,

« Sois toujours aux aguets, debout comme un veilleur,
Et souviens-toi qu'il faut supporter l'infortune
Avec un cœur égal, sans haine et sans rancune,
Et que rien n'est plus beau que se rendre meilleur ! »

Celui-là se revêt ainsi que d'une armure,
Qui perçoit et comprend cette voix des aïeux :
Il marche dans leurs pas, regarde par leurs yeux,
Et vit ainsi sa vie en sa pleine mesure !





LA FLUTE

Daphnis alors consacra sa flûte à
Pan, et la suspendit à son image.

LONGUS

(*Daphnis et Chloé*, livre II).

O dieu Pan, me voici de nouveau devant toi :
Je suis, tu le sais bien, un fervent de la terre,
C'est pourquoi dans mes champs, sur la stèle de pierre,
J'ai dressé ton image en acceptant ta loi.

Mes labours où le soc se dirige à grand'peine,
Ma moisson mûrissante ondulant sous le ciel,
Mes ruches où l'abeille a distillé son miel,
Mes troupeaux alourdis d'une opulente laine,

Et les fruits onctueux de mes plants d'oliviers,
Et mes pommiers chargés dont se courbent les branches,
Et mes vignes tendant au bout des ceps qui penchent
Les grappes qui s'en vont saigner dans les cuiviers :

C'est de toi que je tiens toute cette abondance,
Et je te veux chanter sur mes pipeaux de buis
Où mon souffle se brise au tranchant des conduits,
Mon bonheur de jouir des biens de l'existence.

Regarde se poser ma lèvre doucement
Au bord des sept tuyaux de longueur inégale,
Et par un jeu précis sauter sans intervalle,
Puis revenir de l'un à l'autre prestement.

Entends-tu qu'elle est claire et chantante, ma flûte,
Comme le son joyeux glisse au long des parois ?
Et dans le vent qui porte aux lisières du bois,
Dans un bruit adouci, l'écho la répercute.

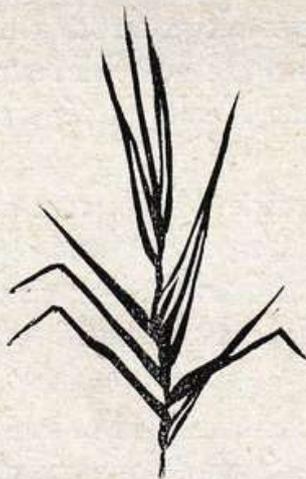
Et le rythme m'entraîne ! Et je sens que la voix
S'échappe par les trous, plus alerte et plus pure,
Comme un soupir profond de mon cœur, à mesure
Que mon haleine tiède a réchauffé le bois.

Mon être tout entier s'exalte en la musique,
Et le meilleur de moi vibre dans ma chanson,
Tandis que tous les bruits montent à l'unisson
Pour chanter avec moi dans cette heure mystique.

Quand l'âge aura saisi mon corps lent et vouté
Qui te donne aujourd'hui sa joie et sa jeunesse
Et son bonheur de vivre en une telle ivresse,
Quand mon souffle haletant ne pourra plus chanter,

Je suspendrai ma flûte au pied de cette stèle
Pour que la brise errant alentour de ce champ,
Quelquefois en passant l'anime de son chant,
Et tu croiras entendre encor ma ritournelle.

La conque, en sa volute où la mer a battu,
Conserve dans ses flancs le bruit du flot sonore :
Ainsi fera ma voix qu'ici je veux enclore,
Ma flûte chantera quand je me serai tu.





LE BRUIT DANS LE MONDE

Mélianthe, à coup sûr, est un homme encombrant.
Famille, honneurs, fortune, il tient tout par naissance,
Et tout imbu de lui dès sa plus jeune enfance,
Il a toujours voulu briller au premier rang.

Il marche dans la vie ainsi qu'un conquérant,
Ayant sur toute chose égale compétence,
Tandis que sous l'éclat de cette suffisance
La foule autour de lui s'écarte en admirant.

Toute chose se plie au désir qu'il exprime,
En public aussi bien que dans son for intime,
Et la superbe emplit son cœur gonflé d'orgueil.

Mais quand la mort mettra le terme à sa faconde,
La foule indifférente, en suivant son cercueil.
Dira : Cet homme a fait bien du bruit dans le monde !



VOGUE A L'ÉCOUTE

Mes fils, quand un marin navigue vent arrière,
Et tient entre ses mains le filin goudronné
Qui termine sa voile, il peut se gouverner
Par ce seul mouvement, et courir sur son erre.

Il oriente ainsi sa voilure à son gré,
Et par son seul instinct naviguant à l'écoute,
Il corrige aussitôt pour conserver sa route,
Chaque saute de vent qui le peut égarer.

Et quand il sent sa nef bondir en embardées
Sous la brise croissant d'impétuosité,
Calme, d'un geste sûr, il sait orienter
Sa vergue à l'opposé pour courir des bordées.

Et quel que soit le vent, il en tire parti
Pour cingler vers le but fixé pour son voyage,
Et malgré les détours il ne perd point courage,
Certain que son effort tôt ou tard aboutit.

C'est ainsi qu'il vous faut naviguer dans la vie,
Sachant utiliser le destin quel qu'il soit,
Car il se faut armer de constance et de foi
Pour que de son cap droit la barque ne dévie.

Fixez à l'horizon le point où vous cinglez,
Et tenez bien en mains l'amure de la voile,
Ainsi vous passerez à travers la rafale
Fermes et souriants, sans en être accablés.

Qu'importe si la vague assaille le bordage
Et vous couvre d'écume, un homme décidé
N'a cure de l'insulte, et sur son cœur blindé
Glisse sans pénétrer la bave de l'outrage.

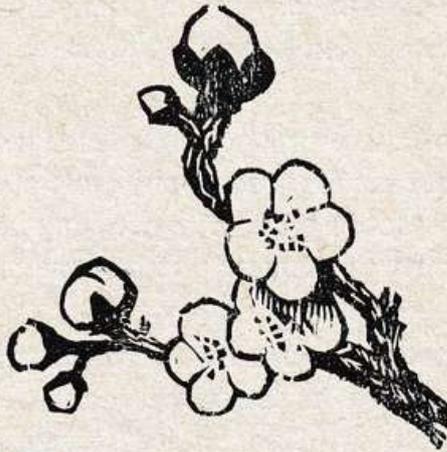
Et quand tombe le jour et qu'on se sent errer
Dans l'immense inconnu de la nuit glaciale,
Souvenez-vous qu'on peut toujours sur quelque étoile
Repérer son chemin pour ne point s'égarer.

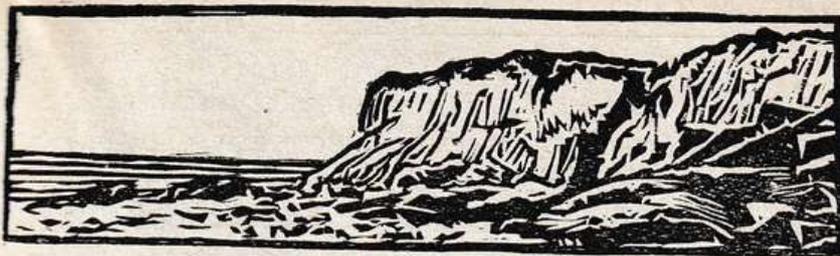
Vous avez pris la mer par un temps magnifique,
La jeunesse et l'ardeur sont avec vous à bord,
Mais sachez qu'il suffit d'un coup de vent du Nord
Pour dresser à vos yeux le naufrage tragique.

En hâte alors carguez la voile sans frayeur
Pour ne pas donner prise aux coups de la tourmente.
Et calmes sous le choc demeurez en l'attente,
Le dos courbé, sûrs du retour d'un temps meilleur.

C'est ainsi, croyez-moi, que sur la mer immense
J'ai toujours navigué, prudent et confiant,
Et celui-là tient tête au destin malveillant,
Qui dans les mauvais jours ne perd point confiance.

Chaque jour un peu plus, ma barque qui s'en va
Me mène vers le port au terme de la vie ;
A votre tour partez sans crainte et sans envie,
Et vous arriverez sûrement : A Dieu vat !





LE TUMULTE INTÉRIEUR

La Poésie est un tumulte intérieur
Qui s'agite sans cesse en l'esprit du Poète :
Un murmure incessant résonne dans sa tête,
Qui fait monter du cœur ce qu'il a de meilleur,
Et son entendement innombrable et fertile
Est semblable à la mer qui se berce sans fin :
Sa verte immensité n'est jamais immobile,
Et pour la maîtriser tout effort serait vain.

C'est un monde infini qu'il contient en lui-même,
Et ce sont les rumeurs de ce monde ignoré
Qu'il sait harmoniser et conduire à son gré
Pour les faire chanter à travers son poème.
Son cœur est un cristal sonnante au moindre bruit,
Sa sensibilité vibre comme une corde.
Laissez-le donc saisir le rêve qu'il poursuit
A l'heure où par ses sens exaltés il déborde !

Tant d'hommes sont passés absorbés et distraits
En peinant sans espoir sur la route gravie,
Qui n'ont point entendu, tout au long de leur vie,
La douceur de ces voix aux murmures discrets
Susurrant le bonheur au tréfonds de soi-même.
Ces hommes auraient pu, dans le recueillement,
Se sentir dans le cœur comme un goût de poème,
Et se laisser bercer à ce frémissement.

Mais le bruit de la foule a couvert l'harmonie
Qui voulait le silence en un calme foyer,
Et le rêve étouffé n'a pu se déployer.
Oh, qui dira jamais ces heures d'insomnie
Où tant de poésie éparse au fond de soi,
Chante et remplit le cœur de son effervescence,
Afflux délicieux de musique et de foi,
Qui confère à lui seul son prix à l'existence !





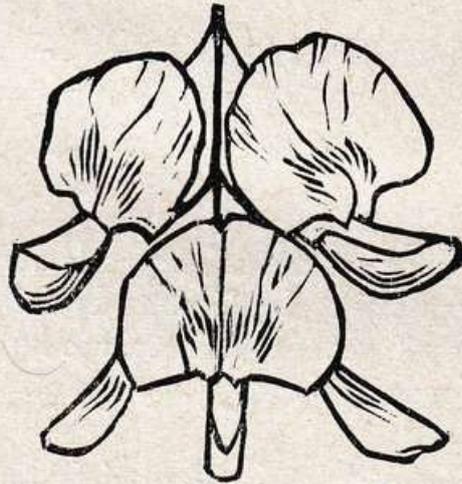
LE VENT DANS LA FORÊT

O, lorsque la forêt tressaille sous le vent,
C'est un enchantement de l'écouter bruire :
Elle vibre, elle vit, comme une immense lyre,
Et de ses profondeurs il sort un son vivant.

On entend chuchoter les feuilles qui frissonnent
Sur les sommets touffus des arbres élancés,
Et le frémissement des grands fûts balancés
S'élève et se prolonge aux branches qui résonnent.

C'est un faisceau sonore au rythme merveilleux,
Dont les bruits assemblés forment une harmonie,
Dont la musique jette une plainte infinie
Qui traîne et passe et monte et bondit vers les cieux.

O, qui dira jamais tout ce qui se lamente
Comme un être dolent, fatigué de souffrir,
Qui clamerait au ciel son désir de mourir,
Dans cette immense voix de la forêt qui chante !





SONNETS ANTIQUES :

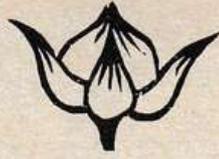
I - ÉCHO

Echo, je t'ai cherché derrière les bosquets
D'où sort le bruit moqueur de ta voix qui ricane :
J'ai battu les fourrés et les taillis secrets
Qu'ombragent le cyprès, l'yeuse et le platane.

Ma mère m'avait dit que tu te dérobaïs
Dans le matin vermeil ou le soir diaphane,
Et que jamais les yeux des chercheurs indiscrets
Sur toi n'avaient pu mettre aucun regard profane.

Va, je te laisserai désormais converser
Dans l'ombre où tout là-bas tu caches ton mystère,
J'aurais en te cherchant trop peur de te chasser,

Car toi seul es l'ami du pâtre solitaire
Qui dans le lourd silence, aux lisières des bois,
N'a d'autre compagnon que le son de ta voix !



II - LA COGNÉE

Ils s'en allaient tous deux se tenant par la main
Le long des sentiers creux parfumés de cytise,
Et tout au loin, là-bas, dans le fond du chemin,
Des bûcherons peinaient dans la pénombre grise.

« Me diras-tu, Lycus, pourquoi le choc lointain
De la cognée ouvrant l'écorce qu'elle brise,
Résonne après le coup, hésitant, incertain,
Et comme suspendu ? J'en demeure surprise. »

Et lui : « Je crois qu'un dieu qui veille sur les bois
Retient le bruit que fait la hâche sacrilège,
Pour tenter de sauver les arbres qu'il protège ;

Car si l'on détruisait leurs abris et leurs toits,
Où donc iraient loger, peureux et faméliques,
Les ægipans cornus et les Faunes lubriques ? »



III - LES TROUPEAUX

L'avare entre ses doigts fait tinter sa richesse.
Mon opulence à moi, sonne tout autrement :
Entends-tu dans le soir, à l'heure où le jour baisse,
Le murmure profond de ce long beuglement ?

C'est le bruit des troupeaux dans leur empressement
Pour regagner l'étable où leur foule se presse
Avide et turbulente, au son du bêlement
Des moutons apeurés qui clament leur détresse ;

Ecoute aussi meugler les grands bœufs accouplés
Qui las d'avoir peiné dans la glèbe argileuse
Reviennent à pas lents, pesants, comme accablés ;

Et secouant au vent leur crinière orgueilleuse,
Les étalons rétifs cabrés de tout leur corps
Hennissent en faisant sonner l'acier des mors.



LA TEMPÊTE

O h, que j'aime écouter par gros temps sur la mer
Le choc de l'eau qui bat les flancs de la carène :
Sous les lourds paquets d'eau, le monstrueux concert
Jette par dessus tout sa voix qui se déchaîne
Et chante jusqu'au fond de la coque de fer.

C'est un ébranlement de toute la membrure
Qui geint et qui se tord comme un être souffrant :
Le navire se cabre et raidit sa nervure,
Fonce à travers la vague, et donne, tout vibrant,
L'effort démesuré qui maintient son allure.

O combat de géants : l'homme et les éléments !
Le vent siffle et miaule à travers les cordages,
La machine halète, et sous ses battements
Tout vibre, manches, ponts, rampes et bastingages,
Et l'eau de toutes parts coule en ruissellements.

Par dessus tout, la voix rauque de la sirène
Jette de longs appels dans les embruns glacés,
Des hoquets monstrueux, du fond de la carène
Qui souffre de sentir contre ses flancs blessés
L'assaut continuel de l'eau qui les malmène.

C'est un concert sauvage où tous les bruits mêlés
Grondent éperdument en un tumulte étrange,
Et vont, fusant au ras des flots échevelés :
Et l'on croit voir parmi l'écume qui se frange,
Le cortège effrayant des djinns ensorcelés.

Quel splendide courage eut celui dont l'audace
Le poussa le premier, bardé d'un triple airain,
Robur et aes triplex, à toiser face à face
Les forces de la mer indomptable et sans frein,
A mesurer des yeux l'infini de l'espace !

Et l'homme, ce jour-là fut un vrai conquérant,
Qui fut à son insu simplement héroïque,
Tenace, l'œil tendu, le cœur serré, vibrant ;
Mais pour avoir osé ce geste magnifique,
Devant tout l'univers il s'est senti plus grand.

Tonnez, coups de canons des vagues qui s'écroulent !
Sifflez, vents furieux d'ouest et de norois !
Les remous menaçants peuvent presser leur foule,
L'homme rit à présent sur son esquif étroit,
Et se laisse bercer par le chant de la houle !



L'ORAISON

L'âme qui veut prier peut s'élever à Dieu
Ou bien dans le silence, ou bien par la musique.

Que de fois recueilli dans l'ombre du saint lieu,
On se sent envahi d'une ferveur mystique :
Tous les bruits du dehors expirent au portail,
Un étrange silence emplit le sanctuaire
Parmi le jour mourant qui tombe d'un vitrail,
Et ce silence lourd est comme une prière.
Seul un cierge allumé sur un trépied de fer
Apporte un peu de vie au fond de cette abside
Par sa flamme qui jette un tremblotant éclair,
Et par le bruit que fait en sa chute rapide
Quelque morceau de cire au contact du métal.
C'est alors que le front entre les mains, on prie
Dans un recueillement solennel et total :

L'âme s'épanouit et s'élève, attendrie
Au calme pénétrant de ces heures du soir,
Et la prière sort par les sens qui s'avivent
Et monte lentement, comme de l'encensoir
S'élève le parfum aux rinceaux des ogives.

D'autre fois on entend, jaillissant du clavier,
La grande voix de l'orgue emplir toute l'église :
La musique bondit de pilier en pilier,
En des sonorités que l'écho favorise,
Et le chant qui s'en va, grave comme un bourdon,
Ou parfois plus léger que la voix d'une flûte,
Glisse au long de la voute, errant à l'abandon,
Caresse les vitraux, monte et se répercute
Et s'en vient expirer aux marches de l'autel.
Oh, comme alors on sent résonner en soi-même
Cette harmonie éparse au-dessus du réel,
Qui flotte avec l'envol et l'accent d'un poème,
Et comme on sent vibrer sa sensibilité !
Et doucement, sans bruit, la prière déborde
Du cœur qui s'affranchit de son humanité,
Comme sous un archet vibre et chante une corde.

Gravité du silence et du recueillement,
Splendeur de la musique, exquise rêverie,
Tous deux vous nous plongez en attendrissement,
Tous deux vous élevez à Dieu l'âme attendrie !





LE GRILLON

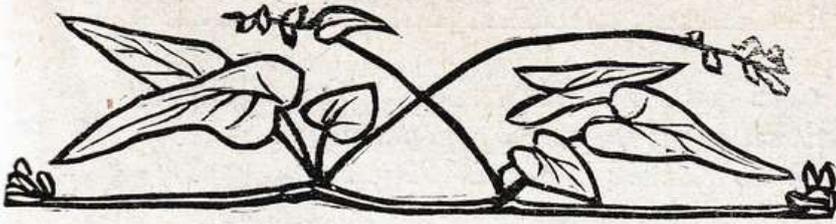
Un grillon est venu gîter à mon foyer
Et s'est tapi sans bruit sous les pierres de l'âtre,
Et là, caché, blotti, comme au fond d'un terrier,
Je l'entends chaque soir qui s'ébat et folâtre.
J'entends son crissement dont le bruit régulier
S'élève avec douceur au milieu du silence,
Net comme le tic-tac fait par le balancier
Oscillant sous l'horloge en sa lente cadence.
Et j'aime l'écouter, ce petit cri joyeux
Qui dure aussi longtemps que je reste immobile,
Mais dès que je remue, un instinct merveilleux
L'avertit de se taire au fond de son asile :
Je ne l'ai jamais vu car il reste caché
Parmi les joints étroits couverts de cendre tiède,
Et je n'ose bouger pour ne l'effaroucher,
Car je sens qu'il est roi dans l'âtre qu'il possède.

O petit dieu de mon foyer,
C'est toi le grillon du Poète,
Mon petit Lare hospitalier
Qui mets tout mon logis en fête !
Sous le battement saccadé
De cette chanson qui s'élève,
L'esprit sans effort est guidé,
Et je laisse bercer mon rêve :
Tu scandes le rythme des vers
Qui naissent en effervescence,
Et les mots sonores et clairs
Viennent se ranger en cadence.
On dit que tu portes bonheur
A la maison hospitalière
Qui t'accueille dans la tiédeur
De l'intimité familière :
Ne sais-tu pas que ma maison
C'est la demeure du Poète,
Et qu'en son étroit horizon
Vit la sérénité parfaite ?
Les poètes sont gens heureux
Trouvant le bonheur en eux-mêmes :
Ce ne sont point des amoureux
Soupirant après ce qu'ils aiment,
Car ils tiennent à pleine main
Ce bonheur en sa plénitude.
Pour moi, je vais droit mon chemin
Sans faiblesse et sans lassitude,
Sans regarder autour de moi,

Et je ne connais point l'envie.
Que d'autres en leur cercle étroit
Concentrent pour brûler leur vie,
Plus de richesse et de plaisir,
Plus d'amour ou de jouissance,
Que m'importe, si mon désir
Se borne à sentir la présence
En moi, dans le recueillement,
De la vivante Poésie,
Et si longuement, pleinement,
Dans mon cœur je m'en rassasie.
Tu n'apportes point le bonheur,
C'est le Poète qui le donne,
Et comme un foyer de splendeur
Sur tous les autres il rayonne !

Et dans le soir tranquille on entend le grillon
Crisser tout doucement sa chanson monotone,
Tandis que du foyer tombe un dernier rayon
Sous un tison rougi qu'une flamme couronne.





LE SOURD-MUET

Surdos fecit audire, et mutos loqui.

S. MARC (Ch. 7).

En ce temps-là, Jésus en s'éloignant de Tyr
Vint par Sidon près de la mer de Galilée,
Par un chemin qui traversait, pour aboutir,
Toute la Décapole ; et là, dans l'assemblée
On vint lui présenter un homme sourd-muet,
Le priant à grands cris qu'il voulût bien par grâce
Poser sur lui les mains : Lors, pour effectuer
Ce que légitimait une telle disgrâce,
Le tirant de la foule et le prenant à part,
Jésus lui mit les doigts au bord de ses oreilles
Et lui mouilla la langue ; et levant son regard
Vers le ciel, en appel des divines merveilles,
Il lui dit *Effeta* c'est à dire : Ouvre-toi !

Voici que son oreille à l'instant s'est ouverte,
Et sa langue soumise à la commune loi
Se sentit déliée, et cessant d'être inerte
Parla distinctement. Tout le peuple criait,
Mais Jésus défendit de le dire à personne,
Et plus il défendait, plus on le publiait,
Car on ne bride pas la foule qui s'étonne,
Et l'on disait : Voyez, les temps se sont mués,
Puisque faisant appel à de divines causes,
Il fait ouïr les sourds et parler les muets,
Et ce Maître est puissant, qui fait bien toutes choses !





SONITUS MARIS

Erit pressura gentium præ confusione sonitus
maris et fluctuum, arescentibus hominibus præ
timore.

S. LUC, XXI-25.

Que de fois j'ai songé dans le fond de moi-même,
A ce bruit que fera la mer au dernier jour
Dans le moment prédit, terrifiant mais court,
Où l'homme séchera, tremblant, exsangue et blême.
Cet effroyable bruit qui doit sortir des eaux
Jettera sur le monde un immense vacarme :
On ne recourra point à d'inutiles armes,
On ne cherchera plus le secours des vaisseaux,
Car la vie ici-bàs désormais condamnée
Refluera dans nos cœurs en immobilité.
Les vagues de la mer dressant l'énormité

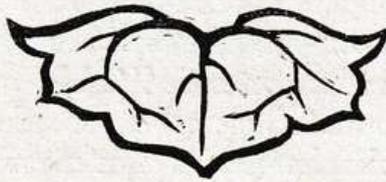
De paquets monstrueux par leur masse assénée,
Martèleront la grève où trembleront les rocs,
Avec l'élan soudain d'une force inconnue,
Et la foudre éclatant derrière chaque nue
Décuplera l'effroi que produiront ces chocs.
C'est alors qu'on verra, du sein de l'onde immense,
Ressusciter les morts qu'elle retient captifs,
Tous ces noyés qui vont de récifs en récifs
Traînés sans fin par le courant qui les balance.
De leurs bouches alors s'échapperont des cris,
Ces cris inachevés poussés à l'agonie,
Râles de désespoir d'une plainte infinie,
Qu'au moment de mourir la vague avait taris ;
Ils se réveilleront subitement farouches,
Encore frémissants de leurs derniers sursauts,
Et l'immense clameur qui sortira des eaux
Naîtra du désespoir hurlé par tant de bouches ;
Cependant qu'au milieu des navires choqués
L'un sur l'autre brisant les flancs de leurs carènes,
On entendra voler, dans un fracas de chaînes,
Tous les ponts éventrés et les panneaux craqués.

Et ce bruit sera tel, prédit par l'Écriture,
Qu'en leurs moelle transis, les hommes atterrés
Sécheraient de frayeur en leurs cœurs effondrés,
Si le Ciel n'abrégeait cette épreuve trop dure !



J'ÉCOUTE RECUEILLI...

J'écoute, recueilli, ce violon qui pleure,
Et sa voix me fait mal au plus profond de moi !
Est-ce la paix du soir et le calme de l'heure
Qui me mettent le cœur en un tel désarroi ?
Je souffre en écoutant cette plainte mineure,
Et tous mes nerfs tendus vibrent d'un tel effroi,
Qu'en un pareil moment il se peut que j'en meure !
Ce chant me fait souffrir, pourtant mon cœur le boit
Avec avidité, et dans ma gorge affleure
Un afflux de sanglots, le plus poignant qui soit,
Quand l'artiste suspend ma vie intérieure
Au charme douloureux et fatal de son doigt...



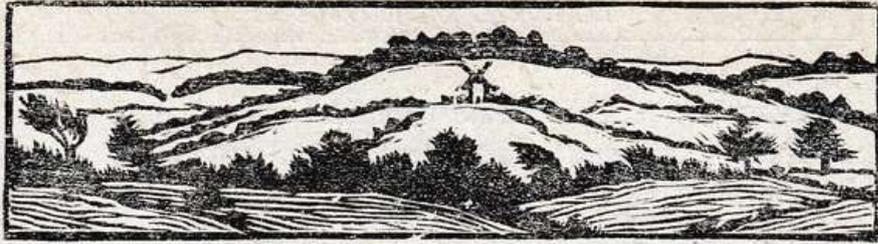


L'ORAGE

L'air est chaud, le ciel bas, et l'obscurité gagne,
Voici venir l'orage à travers la montagne ;
Le vent monte, et l'on voit au lointain s'agiter
D'une houle sauvage au reflux indompté,
La cîme des sapins tordus par la tempête.
Là bas, les chevriers cherchant une retraite
Rassemblent leurs troupeaux qui suivent apeurés
Les vieux boucs cheminant aux lisières des près,
Et l'averse déjà s'épanche en grosses gouttes.
Je plains les voyageurs égarés sur les routes !
Quelle calamité pour nos champs de blé noir !
Fais le tour du couvert, hâte-toi d'aller voir
Si l'on a clôturé les portes de l'étable.
Ah ! l'orage en montagne est chose redoutable !
Que tout soit bien fermé sans donner prise au vent.

Nul voyageur, nul chemineau, même en bravant
La frayeur, n'oserait, s'attardant sur la route,
Soutenir sans trembler telle menace. Ecoute
Le fracas du tonnerre éclater dans la nuit,
Suivi d'un grondement qui prolonge le bruit
En chocs terrifiants répétés dans la nue...
Le vacarme bondit, tressaute et s'exténue.
Pour craquer à nouveau sec, nerveux, dur et fort,
Alors qu'il s'apaisait et qu'on le croyait mort.
Le bétail apeuré se terre dans l'étable,
Et tout se tait devant cette voix formidable
Qui surpasse de loin tous les mugissements.
Vois-tu là-bas le chien saisi de tremblements,
Qui s'est tapis sans bruit près de la cheminée,
Et figé par la peur dans sa pose obstinée.
On entend les volets secoués sur leurs gonds
Les arbres ballottés se redressent par bonds,
Et la pluie à grands coups gicle sur la toiture.
On se sent mal à l'aise, et toute la nature
Est comme suspendue avec anxiété
A l'éclair qui d'un coup parcourt l'immensité
Dans le déchaînement des forces inconnues
Ebranlant l'univers jusqu'au dessus des nues !





J'AI QUELQUEFOIS TENTÉ...

...Et retenant mon haleine, je n'entendais
que le bruit de mes artères dans mes tempes, et
le battement de mon cœur.

CHATEAUBRIAND (*Voyage en Italie*).

J'ai quelquefois tenté, dans le recueillement,
D'écouter l'univers tourner sur deux pôles,
Et j'ai rêvé d'entendre imperceptiblement
Le passage dans l'air des mondes qui se frôlent.
La masse sidérale en errant dans les cieux
Ne saurait cheminer sans que rien ne résonne,
Et je guette le bruit de ce char merveilleux
Lancé par Dieu, et dont le silence m'étonne :
La matière toujours doit vibrer sous l'effort.

Et tandis que je tends l'oreille vers l'espace
Et concentre mes sens comme on bande un ressort,
Dans un sursaut nerveux de volonté tenace,
Je perçois sous mon front un battement rythmé,
Et le bruit de mon sang au long de mes artères ;
Mon cœur bat doucement d'un élan comprimé,
Et je sens palpiter sous ses coups salutaires
Mon être replié dans le recueillement.
Et moi qui prétendais parmi les champs stellaires
Aller capter dans l'infini du firmament,
L'écho secret des résonances planétaires,
Je me heurte à moi-même et n'entends que le bruit
Souterrain et lointain, comme un mineur qui rampe,
De mon cœur vigilant qui bat et me poursuit
En un choc régulier qui martèle ma tempe...





L'ANGELUS

Dès les premiers rayons de l'aube blanchissante
Une cloche timide a tinté doucement,
Puis une autre à l'instant, et le concert s'augmente :
Et voici que bientôt c'est un frémissement
Qui par-dessus les toits où la ville sommeille
S'envole dans l'espace avec ses mille voix ;
C'est toute une chanson, et l'homme qui s'éveille
Ecoute, en s'étonnant de sentir à la fois
Tout le poids de la vie en ces premières heures,
Le retour des soucis quand le sort est cruel,
L'envol des vains espoirs dont les âmes se leurrent,
Et tant de poésie éparse dans le ciel.
L'aile des carillons qui flottent dans l'espace
S'ébroue en secouant une poussière d'or,
Et sous l'appel joyeux de la chanson qui passe,
La ville toute entière a repris son effort.

Bourdons majestueux que les grandes églises
Balancent au sommet de leurs clochers à jour,
Entre les arcs massifs des lourdes pierres grises,
Cloches au son léger d'églises de faubourg,
Clochettes surmontant les toits des monastères,
D'oratoires discrets, de cloîtres retirés
Où l'on prie à genoux en des veilles austères,
Tout s'agite et résonne et s'enfle par degrés.
Et de partout alors la prière s'envole,
Que le son de la cloche emporte en ses remous :
« Qu'il me soit fait, Seigneur, selon votre parole,
Et le Verbe fait chair habita parmi nous ! »



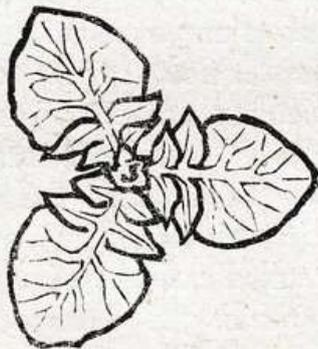


L'ALERTE

La sirène a lancé son appel déchirant
Qui jette en s'envolant la terreur sur la ville.
Les femmes aussitôt, et les enfants courant
Se hâtent en désordre en quête d'un asile,
Spectacle de détresse où le peuple aux abois
Se rue aveuglément en proie à la panique.
Et l'appel angoissé couvrant toutes les voix
Prolonge sans pitié son hurlement tragique.
Oh, ce miaulement infernal, on dirait
Le hoquet monstrueux des hommes en folie,
Et l'on croit voir la mort se dresser en arrêt,
Devant qui l'on esquisse un geste qui supplie !...
La frayeur dans les yeux, tous cherchent un abri,
S'entassant pêle-mêle aux descentes des caves
Au long des murs obscurs où la main se meurtrit,
Et dans le demi-jour les visages sont haves.

Et tandis qu'au-dessus des nuages épais
On entend approcher les avions de proie,
Les hommes, poings serrés, et le regard mauvais,
Un regard courroucé où la haine flamboie,
Les hommes, les derniers sur le bord des abris,
Mâchonnent des jurons, les mâchoires crispées ;
Et sous le sifflement tournoyant des débris
Qui volent, meurtrissant les murailles frappées,
Ils maudissent ceux-là dont la déloyauté
A fait, pour des motifs que la guerre consacre,
De l'engin le plus beau que l'homme ait inventé,
Un outil monstrueux de haine et de massacre.

1943.

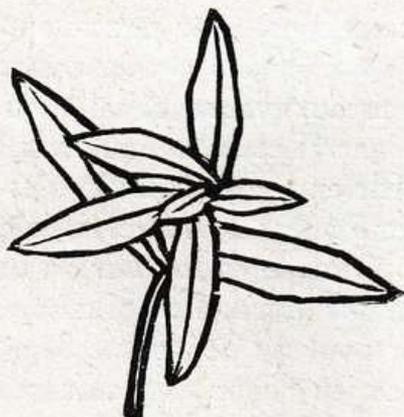




LE CARILLON

Entends-tu s'envoler de nos beffrois flamands
Les carillons légers qui chantent dans la plaine ?
La mélodie ailée, avec les tremblements
Hésitants et craintifs d'une musique ancienne,
Glisse des abat-sons, et flotte sur les toits.
Ce sont des airs vieillots, naïves ritournelles,
Des motifs désuets, des refrains d'autrefois,
Qui sous le soleil clair s'en vont à tire d'ailes
Dans les calmes cités où l'âme du passé
Sommeille sur le seuil d'antiques béguinages,
A tel point qu'on croirait que le temps harassé
A suspendu son cours, figé dans d'autres âges.
A cet appel connu du proche carillon,
Dans leur sombre logis les vieilles dentellières
Levant sitôt les yeux vers le terne rayon
Qui joue entre les plombs des étroites verrières,

Suspendent le travail de leurs fuseaux de buis
Polis par le toucher des mains parcheminées,
Et sentent de la joie en leurs vieux cœurs séduits
Par le charme naïf des notes surannées.
O carillons de Flandre, ô carillons joyeux,
Dans un siècle brutal sans pitié pour personne,
Vous êtes, dirait-on, la voix de nos aïeux
Vivante parmi nous, et lorsque l'heure sonne
C'est comme le trésor de nos traditions
Qui tombe des beffrois de vieille pierre grise,
Pour nous environner de ces illusions
Qui font que malgré tout la vie est chose exquise !





LE SIFFLEUR

Clianthe, toi qui vas souvent en solitaire
Errer dans la campagne, as-tu jamais appris
L'art de siffler entre tes dents, pour contrefaire
Les appels des oiseaux, vanneau, caille ou perdrix ?
Viens, je t'enseignerai cette musique étrange
Que fait le souffle en se brisant contre les dents.
Vois : par le mouvement de ma lèvre, je change
Le son qui s'en échappe ou berceur ou strident.
Et lorsque tu sauras le moduler toi-même
Au gré toujours nouveau de chaque heure du jour,
Tu verras que ce jeu donne un plaisir extrême :
Quand l'automne viendra, tu pourras tour à tour
Siffler, pour l'appeler, le cri de la bécasse,
Ou de la gélinotte, ou l'appel du ramier.
Et si tu sais alors rester en bonne place
Aux aguets, l'arc tendu, tu verras le gibier

Trompé par ton appel accourir vers le piège
Et s'offrir à ta flèche avec naïveté.
C'est lorsque la campagne est couverte de neige
Que tu verras l'effet de ton habileté ;
Et quand le soir venu, ton épaule accablée
Pliant sous le fardeau du butin empenné,
Vers ta hutte champêtre, au fond de la vallée
Tu reviendras joyeux, par un jeu spontané,
Descendant tout au long du sentier de rocailles,
Tu te prendras sans doute à siffler quelques chants,
Accordés sans effort au rythme des sonnailles
Qu'agitent les troupeaux dispersés dans les champs.





LA BOITE A MUSIQUE

Dans un coffret en bois des îles,
De nacre et d'écaille incrusté,
Sont des mécanismes fragiles
Dormant dans l'immobilité.

Sous un toit de verre abrité,
Qui lui ménage un sûr asile,
Un gros rouleau tout piqueté
Est semblable au dos d'un reptile.

C'est un mécanisme fragile,
Mais sitôt qu'on l'a remonté,
Tous les pignons, d'un pas agile,
Vont se mouvoir sans hésiter.

Et brisant l'immobilité,
Rondes savantes et subtiles,
Les rouages vont s'agiter
Dans le coffret en bois des îles.

Alors s'échappe un air tranquille
D'une étrange sonorité,
De ce coffret qui se profile,
De nacre et d'écaille incrusté,

Un air très doux qui pour chanter
Comme avec peine se faufile,
Sous le toit de verre abrité
Pour lui prêter un sûr asile,

Une vieille chanson des îles,
Du lointain pays enchanté
Où les romances sont faciles
Au sein d'un éternel été.

Et l'étrange sonorité,
Comme un parfum qui se distille,
Parmi la chambre va flotter,
Telle une essence volatile.

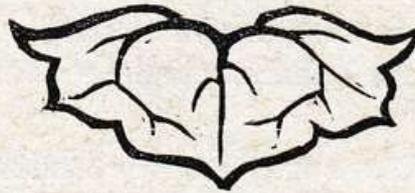
C'est comme une odeur de vanille,
Senteur de cannelle ou de thé,
Qui vous porterait aux Antilles
Sur l'aile d'un rêve enchanté.

Oh, quelle douceur d'écouter
Le son tremblotant et fragile
Dont l'étrange sonorité
Se propage mièvre et subtile !

C'est la vieille chanson des îles
Où parmi l'éternel été
Des horizons qui se profilent,
Les hommes naissent pour chanter.

Rompant leur immobilité
Pour prendre une marche docile,
Voci les pignons s'agiter
En ronde savante et subtile :

C'est un mécanisme fragile
Sous un toit de verre abrité
Dans un coffret en bois des îles,
De nacre et d'écaille incrusté.





LE CHANT

Une femme chantait au loin dans la campagne,
Et sa voix était douce ainsi qu'un soir d'été.
C'était à l'heure exquise où la sérénité
Flotte comme un brouillard devant le soir qui gagne,
Où tout se vêt de calme et de solennité ;

Et dans cette douceur, la voix claire et paisible
S'élevait sans efforts et remplissait le soir ;
La femme, dans les champs, demeurait invisible,
Mais le chant trahissait, bien qu'on ne pût la voir,
Quelle était la ferveur de son âme sensible.

Et parmi cette paix où se mourait le jour,
Le son en s'envolant épanchait la musique,
Et l'on se sentait pris, dans le soir magnifique,
Par l'attendrissement qui flottait alentour
Et pénétrait au cœur avec l'heure mystique.

Et ce spectacle était d'une telle beauté
Que l'on en demeurait l'âme toute sereine,
Tant l'étrange douceur de cette voix lointaine
S'exhalait dans le soir en une pureté
Si bien harmonisée au charme de la plaine.





PRIÈRE

Je vous bénis, Seigneur, pour les bruits de la terre
Qui chantent leur chanson à toute heure du jour,
Et qui montent à Vous ainsi qu'une prière
Où l'univers entier chanterait son amour :

Les oiseaux pépianant dès l'aube matinale
Dans la fraîcheur humide où veillent les forêts,
Et le long crissement que donne la cigale
Cheminant au soleil dans les lointains guérets ;

Les abeilles faisant du bruit avec leurs ailes
Dans le bourdonnement de la ruche en travail,
Les bourdons qui dans l'air deux à deux se querellent,
Et dont le vol se heurte aux parois d'un vitrail.

A peine l'aube a lui, que de sa voix stridente
Le coq a salué le jour à son éveil,
Croyant, en son orgueil, que c'est lui, lorsqu'il chante,
Qui du sein de la nuit fait lever le soleil.

Les grands bœufs ont meuglé dans l'étable sonore,
Leur long mugissement s'est éteint par degrés
Et faiblement l'écho le répercute encore
Dans le calme déclin des couchants empourprés.

C'est la plainte du vent qui chante dans les branches
En faisant frissonner les feuilles dans les bois,
Parmi les peupliers dont les cimes se penchent
En berceaux arrondis sur les sentiers étroits ;

Le bruit que fait la pluie en tombant sur les feuilles,
Par le don bienfaisant d'une averse d'été,
Lorsque se déchargeant de l'eau qu'elles recueillent,
Elles mouillent le sol qui boit l'humidité ;

Et dans l'été brûlant, quand roule sur la plaine
La vague du soleil qui dore la moisson,
On perçoit la chaleur vibrant comme une antienne,
Tandis que les grands blés exhalent leur chanson :

Ils courbent leurs épis au vent qui les balance
En un frémissement tout au long du sillon,
Et la terre d'où croît toute munificence,
Craque sous le soleil dardant son aiguillon.

Voici clamer soudain le fracas du tonnerre,
Il roule et rebondit cent fois répercuté
Par des bonds monstrueux jusqu'au bout de la terre
Qui frémit sous sa force et son immensité.

Et là-bas, dans le fond des forêts tropicales,
Les fauves ont rugi leurs appels dans la nuit,
Et l'on entend froisser les herbes quand détalent
Des biches en frayeur, que le tigre poursuit.

Et de toutes ces voix, une immense prière,
Depuis le clair levant jusqu'au repos du soir,
S'élève jusqu'à Vous, Seigneur, vapeur légère
Qu'au soleil du matin exhale le terroir.



TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
Aures habent	7
A Edison	9
Les Bruits dans la nuit	11
Beethoven	14
Air de Clavecin	16
L'Apaisement	19
Lysias	21
Le Bruit de la Mer	24
L'Horloge	27
Bruit de bottes	30
Le Vent dans la Voilure	33
Le Silence	35
Le Train	37
Le Labour	39
La Paix du Soir	41
La Pluie	42
La Romance	44
Les Cloches	46
La Fièvre	48
La Rumeur des Villes	50
La Conque	53
T. S. F.	54
L'Echo	56

	PAGES
La Souris	58
La Voix des Aïeux	59
La Flûte	62
Le Bruit dans le Monde	65
Vogue à l'écoute	66
Le Tumulte intérieur	69
Le Vent dans la Forêt	71
Sonnets antiques : I. Echo	73
II. La Cognée	74
III. Les Troupeaux	75
La Tempête	76
L'Oraison	78
Le Grillon	80
Le Sourd-Muet	83
Sonitus Maris	85
J'écoute recueilli... ..	87
L'Orage	88
J'ai quelquefois tenté... ..	90
L'Angelus	92
L'Alerte	94
Le Carillon	96
Le Siffleur	98
La Boîte à Musique	100
Le Chant	103
Prière	105
Table des matières	109